

## T 570

**LE TROUPEAU DE LAPINS**  
**ou**  
**LE SAC DE VÉRITÉS**

## 5

**Les Trois pêches de mai**

C'était une fois le roi des Ardennes qui avait une jolie fille et il fit [...] dans toute sa contrée que celui qui lui apporterait les plus belles pêches de mai aurait sa fille en mariage. Et voilà que tous essayaient.

Il y avait une femme qui avait trois enfants. Elle résolut d'y envoyer un de ses fils avec de belles pêches.

Dans son chemin, il rencontra une vieille femme qui lui demanda *qui* il portait et le jeune homme lui répond qu'il portait de la *marde* et la vieille lui dit :

— De la marde, tu porteras !

Et quand il [arriva] vers la princesse, il trouva, tout honteux, à la place des pêches de mai de la m. et il retourna chez lui.

La mère y renvoya le deuxième et [il] arriva la même affaire. Elle renvoya le troisième qui était moins aimé que les autres. Parti avec les pêches les *moindres*<sup>2</sup> belles, il rencontre comme ses frères la vieille qui lui demande qui il portait.

Au lieu de répondre comme ses deux frères, il dit qu'il portait des pêches et en quelle intention. Et la vieille lui donna un petit flûteau *en que* ça pourrait lui servir à voir la princesse.

Et il partit. En arrivant vers la princesse, il y présenta ses pêches qui étaient les plus belles pêches de mai à l'aide de la fée.

Le roi, malgré sa promesse, ne voulait [pas] donner sa fille à un paysan et, pour s'[en] débarrasser, il lui [2] [donna] cent lapins à garder dans la forêt et *si il* ne les ramenait pas tous, le soir, il n'aurait pas sa fille.

Et quand il fut pour ramener ses lapins, il donna un coup de flûteau et les cent lapins reviennent avec lui au logis. Et il dit au roi :

— Sire, comptez-les.

[Le roi] les compta et il les trouva tous.

Le lendemain, il envoya sa fille demander un lapin afin qu'il puisse pas tous les ramener. Et le flûteur ne voulut pas en donner sans que la princesse lui accordât à lui faire comme si ce fut sa propre femme. Et quand l'affaire fut faite, il donna un lapin. En arrivant chez elle, [elle] tua le lapin, l'écorcha.

---

<sup>1</sup> *Mot illisible = annoncer.*

<sup>2</sup> *Ms* : les moins belles.

Le soir arrivé, le garçon donne un coup de flûteau et le lapin reprend sa peau et court rejoindre les autres. Et le soir arrivé, il les surprit d'amener les cent lapins.

Le jour suivant, il les reconduisit au bois. Le roi envoya sa femme en chercher un, lui disant qu'il lui était arrivé du monde, qu'il lui fallait un lapin. [Le garçon] lui répondit qu'il voulait pas lui en donner, qu'à condition qu'elle lui servirait de femme. Elle lui dit qu'elle voulait pas, qu'elle était sa belle-mère. Quand elle vit qu'elle ne pouvait pas en avoir sans cela, elle [3] [l'] accorda et emporta un lapin, le tua et le mit au feu.

Mais le garçon eut soin de flûter et le lapin sortit de la casserole et se rendit vers les autres et il les remmena encore tous à la maison.

Le lendemain, le roi fut lui-même en chercher un. Quand il fut vers le garçon lui demander le lapin — et [le garçon] avait un âne pour le conduire avec ses lapins — il ne voulut pas en donner au roi, sans qu'il eût fait le saut à son âne. Et après le coup fait, il lui donna le lapin et quand il fut cuit, il se sauva encore au coup de flûteau.

Le roi, désespéré de voir que ce garçon allait devenir son gendre, inventa qu'il fallait qu'il lui dise trois pleins sacs de vérités. Sans cela, qu'il n'aurait pas sa fille.

Il fit un grand festin, rassembla les Grands et il [fit] venir le diseur de vérités qui fit mettre le roi, sa femme, sa fille bien contre l'autre et puis trois sacs. Et il dit à la princesse :

— Tel et tel jour, es-tu pas venue au bois vers moi chercher un lapin et tu l'as eu qu'à condition que tu m'as servi de femme ?

— C'est vrai. C'est la vérité !

— Houp, dans le sac !

Et il dit au roi :

— En voilà d'abord un !

Et ensuite, il dit à la reine :

— Êtes-vous pas venue aussi, tel et tel jour, chercher un lapin et vous l'avez eu qu'à la même [4] condition de votre fille ?

Elle ne put pas s'empêcher de dire :

— Oui. C'est vrai. C'est la vérité !

— Houp, dans le sac ! En voilà deux !

Et le roi, qui voyait la chose approcher de lui, lui dit que c'était assez, qu'il lui accordait sa fille.

Mais [le garçon] lui répond qu'il voulait dire ses trois sacs de vérités, et lui dit :

— Tu es venu toi-même chercher un lapin et tu en as emporté un qu'à condition que tu as sauté mon âne.

— C'est vrai. C'est la vérité.

— Houp, dans le sac !

Et toute la foule a beaucoup rigolé. Et [le garçon] eut la princesse en mariage.

*Écrit [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par Louis Briffault, [É.C. : né le 17/01/1854 à Montigny-aux-Amognes, fils de Jean Briffault, né en 1815 à Saint-Sulpice, fermier et de Antoinette Chaumereuil, née en 1829 ; cultivateur, marié le 09/02/1880 à Montigny avec Louise Mignon, née le 09/03/1862 à Montigny. Le couple a eu trois enfants, Jeanne, née le 07/08/1880 ; Pierre, né le 28/10/1883 ; Léon, né le 27/07/1887, tous à Montigny]. Titre original : Le roi des Ardennes ou Les trois sacs de vérités. Arch., Ms 55/3, Cahier Montigny/1 p. 7-9 et 12*

*Marque de transcription de P. Delarue.*

*Une copie de cette version a été faite par M. Martin, scribe rémunéré par le conseil général de la Nièvre en 1924, Arch., Ms 52,2, chemise intitulée Folklore nivernais par A.M, sous-chemise a) F.N. Copie M. Martin. Contes par A.M, conte, II., [p.7-10.] Voir la reproduction de cette copie : Annexe 3, Contes copiés 1924, copies de contes, n° 2.*

*Publié par P. Delarue, CNM, n° 3, p. 30-39 ; commentaires, p. 263<sup>3</sup> ; et The Borzoi Book, The Three May Peaches, I, 1, p. 3-9.*

Catalogue, II, n° 5, version A, p. 461.

### ***Texte publié par P. Delarue***

C'était une fois un roi d'Ardenne qui avait une très jolie fille. Mais la princesse était malade et les médecins n'arrivaient pas à la guérir. Le roi se désolait. Enfin, on lui signala une vieille guérisseuse qui habitait au fond des bois : elle connaissait les propriétés de toutes les plantes et savait les remèdes de toutes les maladies. Le roi la fit venir. Après avoir bien examiné la malade, elle branla trois fois la tête et déclara :

— La princesse guérira lorsqu'elle aura mangé les trois plus belles *pêches de mai* du royaume d'Ardenne. Mais, alors, il faudra la marier dans les huit jours pour qu'elle ne rechute pas.

Aussitôt, le roi fit annoncer par tous pays que celui qui lui apporterait les trois plus belles pêches de mai épouserait sa fille.

Et bientôt, sur toutes les routes d'Ardenne, on vit des jeunes gens qui, un panier au bras, se rendaient au palais du roi pour y tenter leur chance. Déjà bien des garçons, nobles pour la plupart, avaient présenté leurs fruits, mais aucun n'avait réussi à guérir la princesse.

Il n'en venait plus, et le roi s'inquiétait.

Dans un village du voisinage vivait une brave femme qui avait trois garçons. Les deux aînés étaient grands et forts alors que le troisième était petit et passait auprès des gens pour être un peu simple d'esprit.

Le plus âgé décida de partir, lui aussi. Sa mère lui mit dans un panier les trois plus belles pêches de mai de son jardin, bien enveloppées dans une serviette, et il se mit en route.

Bientôt il rencontra une vieille femme qui lui demanda :

— Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?

— Des crottes de lapin, ma bonne vieille.

— Crottes de lapin tu porteras, mon garçon.

Il continua son chemin et arriva à la cour. On le fit entrer, il présenta son panier, mais quand le roi ouvrit la serviette, il n'y trouva que des crottes de lapin. Le garçon, confondu, fut mis à la porte et rentra tout honteux à la maison où il n'osa pas dire ce qui lui était arrivé.

Le second fils voulut partir à son tour. La mère choisit avec plus de soin encore trois belles pêches de mai dans son jardin et les enveloppa dans la plus fine des serviettes. Le garçon se mit en route et, bientôt, il rencontra la vieille femme.

— Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?

<sup>3</sup> P. Delarue y indique que « la version publiée dans ce recueil est la forme retouchée du conte noté sur un cahier par le conteur. Les détails inconvenants ont été modifiés .»

— Du crottin de cheval, bonne vieille.

— Crottin de cheval tu porteras, mon garçon.

Et quand il présenta son panier au roi, celui-ci y trouva trois beaux crottins de cheval.

Le roi, furieux, fit mettre à la porte le pauvre garçon qui rentra chez lui l'oreille basse, sans oser dire ce qui lui était arrivé.

Le troisième frère voulut aussi partir, mais sa mère s'y opposait, pensant qu'il n'avait aucune chance de réussir là où ses frères avaient échoué. Il s'entêta, cueillit lui-même trois pêches de mai sans les choisir et les enveloppa dans le premier torchon venu. Puis il se mit en route et, bientôt, rencontra la vieille femme.

— Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?

— Les trois plus belles pêches de mai de mon jardin, bonne grand'mère, pour épouser la fille du roi.

— Les trois plus belles pêches de mai tu porteras, mon garçon, et la fille du roi tu épouserás.

Puis la vieille femme, qui était fée, lui donna un *flûteau*.

— Prends ce flûteau, mon garçon. Si tu as des ennuis à cause des exigences du roi, il pourra te servir.

À son tour, il présenta son panier au roi. Le roi, qui se *défait*, écarta le torchon du bout des doigts et poussa un grand cri : il avait certainement devant lui les trois plus belles pêches de mai du royaume.

Il les porta immédiatement à sa fille pour les lui faire manger sans retard. À la première pêche, elle sauta hors de son lit, à la seconde, elle se mit à chanter, à la troisième, elle se mit à danser.

Tout le monde à la cour fut dans la joie en apprenant la guérison de la princesse. Mais, quand le roi eut bien regardé le garçon, il se dit qu'il ne pouvait donner une si belle fille à un petit paysan de si chétive apparence. Il la marierait à un beau seigneur de sa cour.

Pour se débarrasser du garçon, il lui dit :

— Tu as gagné la première épreuve exigée pour obtenir la princesse, mais il te faut en subir une seconde. Je vais te donner cent lapins à garder quatre jours de suite. Si tu ne me les ramènes pas tous les soirs au complet, tu n'auras pas ma fille.

Le lendemain, on lui donna donc cent lapins à mener paître au bois. Mais à peine hors du château, les lapins se dispersèrent de tous les côtés. Le garçon courut toute la journée pour les empêcher de s'écarter, mais, s'il arrivait à en rassembler deux ou trois, il les perdait aussitôt en allant en chercher d'autres. L'heure venue de rentrer, il se mit à pleurer.

Il se souvint tout à coup de son flûteau d'argent. Il en donna un coup et tous les lapins levèrent la tête, un deuxième coup, et tous les lapins accoururent, un troisième, et tous se mirent en rang devant lui ; alors, prenant la tête, il les ramena au château comme un chef qui ramène ses soldats.

— Sire, comptez vous-même, dit-il au roi.

Le roi compta : il y en avait bien cent.

Le lendemain, quand le garçon fut sorti, le roi réfléchit longuement. Le soir venu, il déguisa sa fille en servante et l'envoya vers le berger pour lui acheter une de ces bêtes.

— De la sorte, pensait-il, il ne pourra en ramener cent.

Mais le garçon avait reconnu la princesse. Quand elle lui eut demandé de lui céder un de ses lapins contre un bon prix, il répondit :

— Ils ne sont pas à vendre, mais à gagner ;

— Comment cela ?

— Donnez-moi un baiser, et vous aurez un lapin.

La princesse, enchantée de l'avoir à si bon compte, mit le lapin dans son tablier et regagna le château. Mais l'heure était venue de rassembler le troupeau. Comme la princesse

allait franchir la porte du château, un premier coup de flûteau se fit entendre, et le lapin sortit la tête du tablier ; au deuxième, il bondit à terre malgré tous les efforts de sa maîtresse, et après le troisième, il reprenait sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et le petit berger ramena encore ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Le roi était consterné. Le lendemain, il envoya sa femme, déguisée en cuisinière, dès le milieu de la journée, pour acheter un lapin au berger. Elle devait lui offrir une bourse pleine d'or. Mais, aux premiers mots, le garçon, qui l'avait reconnue, répondit :

— Mes lapins ne sont pas à vendre, mais à gagner.

— Comment cela ?

— Il vous suffira de faire trois cabrioles sur le gazon et vous aurez un lapin.

La reine était bien un peu gênée, mais comme il n'y avait pour la voir personne d'autre que le berger et comme elle pensait que celui-ci ne l'avait pas reconnue, elle accepta le marché.

Avec un peu de peine, car elle n'était plus jeune, elle fit trois fois la cabriole et reçut son lapin. Dès qu'elle fut de retour au château, elle le remit au roi qui l'enferma à double tour dans un réduit. Le roi se frottait joyeusement les mains : cette fois, le gaillard ne ramènerait pas ses cent lapins.

Vint l'heure du retour. Le berger sortit son flûteau d'argent. Au premier coup de flûteau, le lapin sautait à la lucarne du réduit, au deuxième, il franchissait d'un bond le fossé du château, et après le troisième, il reprenait sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et celui-ci ramena encore ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Le roi était furieux. Le lendemain, il décida d'aller lui-même de bonne heure chercher un lapin pour le mettre en civet.

Déguisé en marchand, monté sur un âne, il se rendit vers le berger et lui offrit un sac d'argent pour un seul de ses lapins.

— Ils ne sont pas à vendre, mais à gagner.

— Comment cela ?

— Il vous suffira d'embrasser trois fois le derrière de votre âne et vous aurez un lapin.

Et le garçon levait déjà la queue de l'âne, montrant au faux marchand la place à embrasser. Le roi était gêné au possible, mais personne n'était là pour le voir, que le petit berger qui, pensait-il, ne le reconnaissait pas, et il s'exécuta. Puis il rentra bien vite au château, faisant trotter son âne. Le lapin fut porté à la cuisine, dépouillé, et mis à la casserole sur le feu. Le vieux roi jubilait devant l'âtre où cuisait l'animal. Cette fois, les cent lapins n'y seraient pas, il en était bien sûr.

Vint l'heure du retour. Au premier coup de flûteau, le lapin sauta hors de la casserole, au deuxième, il enfila sa peau restée sur la table de la cuisine, et au troisième, il passa entre les jambes du roi qui voulait l'arrêter, le fit tomber à la renverse, dégringola les escaliers, vola à travers champs et arriva à temps pour reprendre sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et celui-ci ramena encore ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Il avait gagné la seconde épreuve. Mais le roi, entêté, ne voulait pas lui donner sa fille encore.

— Il ne te reste plus qu'une épreuve à subir, lui dit-il. Tu devras me remplir en public trois sacs de vérités. Si tu réussis, tu épouseras ma fille.

Le roi organisa un grand festin auquel furent invités tous les grands de la cour. Puis, à la fin du repas, il fit venir le diseur de vérités. Celui-ci fit placer côte à côte le roi, la reine et la princesse et il se mit devant eux avec trois sacs.

Puis il dit à la princesse :

— Il y a trois jours, vous êtes venue me trouver au bois, déguisée en servante, pour avoir un lapin, et je vous en ai donné un pour un baiser. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit la princesse.

— Première vérité, entre dans mon sac. Houpe !...

Et il boucla le premier sac

Puis il dit à la reine :

— Il y a deux jours, vous êtes venue me trouver au bois, déguisée en cuisinière pour avoir un lapin, et je vous en ai donné un pour que vous fassiez trois cabrioles sur le gazon. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit la reine.

— Deuxième vérité, entre dans mon sac. Houpe !...

Et il boucla le second sac.

Puis, s'adressant au roi :

— Il y a un jour, vous êtes venu me trouver au bois déguisé en marchand et monté sur un âne pour avoir un lapin ; je vous en ai donné un pour que vous embrassiez trois fois...

— Ça va bien, ça va bien, dit le roi. Je te tiens quitte du troisième sac. Tu auras la princesse.

Et le mariage se fit avant que les huit jours fixés par la vieille guérisseuse fussent écoulés, à la grande joie du jeune garçon, et aussi de la princesse qui trouvait que son mari ne manquait pas d'esprit.

Comme c'était un garçon de mon pays, j'étais invitée à la noce. Je me suis mise belle pour y aller. J'avais une robe de toile d'araignée, un chapeau de beurre et des souliers de verre ; mais quand j'ai traversé le bois, j'ai déchiré ma robe ; quand j'ai traversé la plaine, le soleil a fondu mon chapeau ; et quand je suis passée sur la glace, mes souliers ont fait *crac*...

*Voilà l'histoir' sortie d' mon sac...*

D'après une version, transcrite sur un cahier vers 1885 pour A. Millien, par Louis Briffault, cultivateur à Montigny-aux-Amognes, où il est né en 1854.

J'ai dû en remanier la forme et remplacer certains détails choquants par des traits empruntés à d'autres versions nivernaises. Je tiens la finale de Marie Bouteau, femme Millot, née à Balleray, dans les Amognes, en 1862. (P.D.)